



LES
NOTES
DE SANG

Édition : Pascale Morin
Révision : Patricia Juste
Correction : Sabine Cerboni
et Caroline Hugny

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :
Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

02-15

© 2015, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec
ISBN 978-2-924259-98-6

Gouvernement du Québec
– Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de
la Société de développement des
entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide
financière du gouvernement du
Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada pour nos
activités d'édition.

CORINNE DE VAILLY



LES
NOTES
DE SANG

« Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Valse mélancolique et langoureux vertige ! »

Harmonie du soir,
CHARLES BAUDELAIRE

PROLOGUE

LONDRES, CIMETIÈRE DE HIGHGATE,
NOVEMBRE 1850

Avançant à pas feutrés entre les ifs séculaires, des silhouettes sombres trouèrent les voiles du *fog* matinal. Des odeurs de terre fraîchement retournée montaient aux narines de l'observateur dissimulé non loin par une pierre tombale abandonnée aux mauvaises herbes et au lierre.

Soudain, une plainte, pure et solennelle, transperça le silence du cimetière. Des sanglots émis par les archets se joignirent à cette première note qui achevait de mourir, emportée par le vent. Un quatuor de violonistes se détacha du groupe d'une dizaine de personnes et entoura la sépulture. Leur chagrin s'écoula en une mélodie traditionnelle tsigane jouée avec recueillement. Dans le lointain, des rouges-gorges familiers entonnèrent quelques notes, en réponse à celles des instruments.

En ce matin froid et sombre de novembre, le soleil peinait à percer le voile de suie typiquement londonien qui s'étendait comme un linceul. Mirko Saster, jeune homme d'une vingtaine d'années, sentit la musique de ses ancêtres se répandre en lui. Il en appréciait chaque croche, double croche, soupir, noire et blanche. Même le crachin qui le mouillait de la tête aux pieds ne pouvait le tirer de sa ferveur muette.

Brusquement, Mirko se raidit. Rien pourtant n'était venu troubler l'atmosphère recueillie du cimetière. Pourquoi ce frisson glacial sur son échine ? De l'index, il écarta ses cheveux de jais qui tombaient en mèches détrempées sur ses yeux. À moins de quinze pieds devant lui, une libellule dansait une farandole désordonnée autour des musiciens. L'attention du jeune Tsigane fut retenue non seulement par le ballet de la demoiselle, mais aussi par les sons inhabituels qu'elle émettait. Dès lors, ses yeux ne furent plus que deux fentes sombres bordées de longs cils noirs. L'étrange beauté de l'insecte n'avait rien de naturel, il le comprenait bien. Ses ailes membraneuses et transparentes étaient façonnées dans le métal le plus fin qu'il ait jamais vu. Celui qui l'avait confectionné avait sans nul doute des doigts d'or. Du regard, Saster accompagna la libellule mécanique dans son vol ascensionnel qui l'éloignait de la tombe. À cet instant uniquement, il s'aperçut que la musique s'était tue. La communauté des Fils du vent et les musiciens s'en allaient en silence, disparaissant un à un dans la brume. Prudent, le jeune homme inspecta les alentours. Nulle trace de celui qui avait envoyé l'insecte-espion. Qui avait intérêt à épier la mise en terre du célèbre virtuose tsigane Yoshka Sinti ?

Incrédule, Mirko s'approcha à son tour de la sépulture. La stèle de grès qu'on venait de dresser portait en épitaphe une phrase énigmatique: «De mon violon emporte l'âme.» Une prière remua ses lèvres livides. Il demeura quelques minutes immobile dans une attitude de profond respect. Puis, avec lenteur, mais non sans jeter de vifs coups d'œil autour de lui, il se baissa pour ramasser le violon qu'une main anonyme avait déposé contre la pierre tombale. Qui donc avait abandonné ce merveilleux instrument à la rigueur des éléments? Pourquoi?

Mirko le pressa contre sa poitrine. Voilà l'unique souvenir qu'il lui importait de conserver de son modèle, de son maître.

LONDRES, QUELQUES JOURS PLUS TÔT

La nuit tombait sur le Strand. Hawthorne Lambton se hâtait. Quelques pas devant lui, l'allumeur de réverbères, torche à la main, parcourait l'avenue en sifflotant. L'éclairage falot créait des zones de lumière au pied des lampadaires à gaz ; bientôt la rue appartiendrait aux Assommeurs. Il ne faisait pas bon pour les bourgeois de s'égarer si près de la Tamise. Le marcheur renifla ; des odeurs de vase se mêlaient à celles des déjections des chevaux, des chiens et des hommes.

– C'est de pire en pire ! bougonna-t-il. J'aurais dû faire ma tournée du côté de Leicester Square. Au moins, là-bas, rien ne vient nous gêner l'odorat !

Il se moucha bruyamment, en surveillant les alentours. Il avait beau avoir l'air d'un type de basse extraction, il ne voulait quand même pas passer pour un malotru qui ne savait pas se tenir en public.

Depuis une dizaine de minutes déjà, des chants accompagnaient les pérégrinations de l'homme. L'artisan n'avait pas à se questionner sur leur provenance. Un sourire malsain déchira son visage aux traits tirés, tandis qu'il s'approchait du Old Court Pub. Un orchestre tzigane s'y produisait avec succès depuis plus d'un mois. Deux soirs par semaine, des refrains populaires jaillissaient des gorges avinées. Tout le

quartier en résonnait. Lambton réprima un ricanement en poursuivant sa route.

– Jouez, amusez-vous, mes agneaux ! Abrutissez-vous dans ces lieux d’infamie ! Bientôt vous danserez pour moi ! Je t’ai enfin découvert, Sinti !

Il renifla une fois de plus. L’air était saturé d’odeurs irritantes venues pour la plupart des cheminées des quartiers industriels situés à l’est. L’homme leva les yeux vers le ciel, tout en sachant bien qu’il était inutile de chercher à y distinguer la moindre étoile. Un voile de fumée recouvrait la ville, jour et nuit. Mais ce n’était pas tant les astres qui l’intéressaient ce soir. Quelques minutes auparavant, il avait cru reconnaître le bruit d’un engrenage à chaîne, caractéristique des dirigeables de la police. Il plissa les yeux, espérant repérer l’engin à hélice. En vain. Le smog, trop opaque, ne permettait pas à la lune d’illuminer, ne serait-ce qu’un bref instant, la structure de laiton et de verre de l’appareil. Ses yeux picotant, Lambton pressa le pas. Il avait hâte de rentrer chez lui. La migraine s’annonçait.

Désormais, le *fog* estompait les détails des façades des maisons. Des silhouettes floues surgissaient au coin d’une rue pour disparaître aussitôt dans une autre. Il lui sembla percevoir un hurlement dans le lointain. Le brouillard était si dense, ce soir, qu’on risquait de se faire agresser par un voyou jaillissant d’entre deux immeubles ou de derrière une voiture à l’arrêt.

Soudain, comme venu de nulle part, un roulement précipita le marcheur sous un porche. De l’est, un attelage à deux chevaux déboula dans un grondement inquiétant et dans un nuage de vapeur âcre. Traverser une rue, au risque de s’y faire renverser par un fiacre – les cochers faisant souvent peu de cas des piétons –, était une véritable gageure. Malgré sa bonne

connaissance des artères londoniennes et des mœurs des voituriers, Lambton songea qu'un bête accident pouvait à tout moment mettre un terme à sa vie.

Le nez pointu de l'homme, semblant être plus fait pour creuser que pour respirer ou sentir, s'agita. Ses minuscules oreilles, presque sans pavillon, en firent autant. Comme la taupe à qui il devait sa ressemblance, ses yeux de myope fouillèrent la nuit. Sa main droite se referma maladroitement sur un sac de toile qu'il serra contre sa poitrine. Ses doigts munis de griffes pointues et réunis par une membrane formaient une sorte de pelle. Un restant de terre sous ses ongles tomba en fine poussière dans les plis de son pantalon. Pour mieux se fondre dans la nuit, Hawthorne Lambton avait troqué le frac de drap noir et le haut-de-forme du petit-bourgeois pour la veste grise, la culotte lâche et la casquette de l'ouvrier.

– Rustre ! lâcha-t-il en brandissant bien inutilement le poing vers le coche.

Il reprit sa marche après le passage du fiacre, suivant la même direction. Quelques minutes plus tard, il découvrit une voiture arrêtée devant chez lui. Perplexe, il ralentit le pas, mais aussitôt il accéléra avec un soupir, reconnaissant celle qui s'en extirpait dans le froufrou de ses jupons.

Se faufilant entre la grosse roue arrière et la façade d'un immeuble, il s'apprêtait à dégringoler les six marches menant à sa boutique-atelier lorsqu'une voix féminine autoritaire l'immobilisa.

– Monsieur Lambton, vous rentrez bien tard ! J'espère que rien de grave ne vous a jeté sur le pavé à cette heure indue.

L'homme ôta sa casquette d'un geste brusque, libérant un crâne dégarni et luisant au sommet, entouré de rouflaquettes grisonnantes. Il camoufla sa grimace sous un sourire contraint,

puis pivota pour s'adresser à celle qui descendait du cabriolet, soutenue par la main secourable du cocher.

– Bien belle soirée, Lady Clare ! Je vous souhaite une bonne nuit !

Il dévala les marches de pierre sans se retourner, les yeux verts de son interlocutrice fixés entre ses omoplates.

– De quoi se mêle cette pète-sec ? Tiens, j'aurais dû lui demander d'où elle revient elle-même, à cette heure indue, murmura-t-il en insistant d'un ton dédaigneux sur l'expression même qu'avait utilisée sa voisine. Sûrement de quelque taudis où elle et ses semblables font profession de bonnes œuvres.

Le museau effilé de Lady Clare s'allongea encore un peu plus, tandis que ses pensées s'emballaient. À coup sûr, son étonnant voisin revenait d'un de ces bouges où des gourgandines, parfois à peine pubères, s'adonnaient à leur coupable commerce. Elle réprima un frisson de dégoût et resserra son col de fourrure d'une main gantée de cuir et de dentelle. Cet homme lui faisait toujours froid dans le dos, sans qu'elle puisse en déterminer la raison. Peut-être à cause simplement de son allure sinistre de croquemort dégingandé.

Depuis une quinzaine d'années, la veuve du colonel Fitzmartin s'était donné la mission de veiller sur les mœurs de ses contemporains. À l'âge de vingt-cinq ans, elle avait fondé Le Bouclier, un organisme de bienfaisance destiné tout autant à venir en aide aux miséreux qu'à sauver leur âme en ces années où, inspirée par un vieux fond puritain, l'époque victorienne misait sur les valeurs morales du travail et de la famille. Les hommes comme ce Lambton lui répugnaient.

Rassemblant ses jupes de soierie ocre, Lady Clare s'écarta du coche qui reprit sa route. Elle poussa la grille de fer forgé qui

protégeait la minuscule cour bordant sa maison de pierres grises, sise de l'autre côté de la rue. Elle n'eut pas à se servir du heurtoir doré à tête de lion qui ornait la porte noire de sa demeure ; celle-ci lui céda le passage dès qu'elle eut franchi les trois marches qui y menaient. Une servante tout de noir vêtue, sous son tablier et sa coiffe empesée d'un blanc immaculé, l'accueillit. Le battant se referma sur les deux femmes.

Demeuré dans le renforcement qui menait à son atelier en sous-sol, Hawthorne Lambton fit ferrailer quelques secondes son trousseau de clés avant que sa double serrure ne s'ouvre enfin. Un bruit sec d'os retentit dès qu'il eut jeté sans cérémonie son sac sur l'établi.



Dans la salle sombre et enfumée, tables et chaises tremblaient au rythme des galoches à semelles de bois qui battaient le plancher. Le célèbre violoniste Yoshka Sinti faisait vibrer les buveurs au son de son instrument. Partout où le Tsigane se produisait, le phénomène se répétait. La petite pègre des bas quartiers, toujours prête à jouer du surin pour un regard appuyé ou un mot trop haut, rengainait poings et armes le temps d'une soirée. La voix pure de la fille d'Yoshka, Toszkána, charmait tout autant, à moins que ce ne soit son visage d'ange encadré d'une épaisse chevelure de jais aux mèches folles sous son petit chapeau de guingois, son corps svelte et délié dont les vêtements aériens laissaient deviner la finesse sans trop en révéler, ses manières gracieuses et sa gentillesse avec tous, débardeurs des docks ou pickpockets descendus des quartiers mal famés de Whitechapel, St Giles ou Bethnal Green.

N'ayant pas bonne presse auprès des aristocrates, des bourgeois et de la gentry, les pubs comme le Old Court

servaient de repaires à la populace des bas-fonds, et il n'était pas rare que les soirées s'y achèvent dans un pugilat général. Toutefois, cela ne se produisait jamais les soirs où Yoshka Sinti faisait chanter les cordes de son merveilleux violon. Tous se tenaient tranquilles, aussi bien les belles-de-nuit, qui le temps d'une veillée renonçaient à se mettre en chasse, que les escrocs, voleurs et *garotters*. Ces jours-là, non seulement Abigaïl, la tenancière des lieux, faisait de bonnes affaires, mais elle pouvait en outre être assurée de ne pas se faire détrouser ou de voir son établissement dévasté par quelque bagarre. Par son talent, le violoniste avait ce pouvoir si précieux de faire régner l'ordre mieux que tous les *bobbies* de la police londonienne.

Attablé dans un coin plongé dans la pénombre, devant une pinte de la plus mauvaise bière qui soit, dans laquelle il avait à peine trempé les lèvres, Mirko Saster ne quittait pas des yeux l'archet qui virevoltait sur les cordes. La musique de son compatriote l'emplissait d'une joie sans pareille, lui faisant oublier le temps de quelques heures les peines et les tracas de sa vie quotidienne.

Attiré à Londres par les sifflets des machines à vapeur, le jeune homme s'était vite rendu compte que les sirènes des usines étaient des leurres pour les gens comme lui, les nomades sans le sou, sans foyer. Chassé par les bourgeois, rejeté par les classes populaires, pourchassé par les escouades de moralité, méprisé par les aristocrates, traqué par la police, Saster avait dû se résoudre à rejoindre un groupe de miséreux qui, à marée basse, fouillaient la vase dans le lit de la Tamise. Chaque jour, ces *mudlarks* s'échinaient à ramasser morceaux de charbon, de bois, de fer, de cuivre tombés des navires remontant le fleuve et qu'ils revendaient pour quelques pennies bien vite dépensés. Mais, deux fois par semaine sans y manquer, le

jeune Gipsy venait s'installer à cette table pour ne rien perdre de la magie de la musique tsigane.

Bercé par un sentiment de bien-être, il ne vit pas la porte de la gargote s'ouvrir sous la poussée de deux hommes ivres. Le violon d'Yoshka Sinti déversait une sarabande endiablée que Toszkána ponctuait de quelques coups de tambourin, en dansant. Lorsqu'un des soûlards tomba lourdement contre la table à sa droite, entraînant dans sa chute la lampe à huile qui s'y trouvait, tiré de sa rêverie Mirko sursauta. Pour sa part, le buveur assis à la table renversée n'eut pas le temps de réaliser ce qui se passait que déjà ses vêtements s'embrasaient. Lorsque les clients remarquèrent les premières flammes, des cris de désespoir jaillirent. On se bouscula vers la sortie, mais celle-ci était désormais inaccessible, le corps du second ivrogne, ayant chu en travers, empêchant l'ouverture de la porte. Plusieurs clients s'affalèrent, alors que les langues de feu se propageaient de l'un à l'autre. Les hurlements de douleur et de peur couvraient à présent la musique. Toutefois, comme si de rien n'était, le violoniste poursuivit son concert, tandis qu'Abigaïl tentait, en vain, d'éteindre le sinistre à grands coups de couverture miteuse. Mirko, tétanisé, ne bougeait pas, ne disait rien. Les cris, les invectives, les pleurs fusaient autour de lui, entrecoupés par les craquements des meubles de bois écartés et broyés par ceux qui cherchaient à trouver refuge au fond du pub. Soudain, l'incendie cessa d'une façon si nette que tous en restèrent bouche bée. Les individus qui s'étaient écroulés au sol se relevèrent un à un, hébétés. À leur plus grande surprise, hormis leurs vêtements calcinés, ils ne distinguèrent aucune trace de brûlures sur leur corps. Tous avaient été épargnés. On se scruta, on se tâta, on s'étonna. Aucun mort, aucun blessé n'était à déplorer. Des rires nerveux éclatèrent. On se félicita à grands coups de claques entre les omoplates.

– Quelle histoire, mes amis ! lança Abigaïl. Heureusement plus de peur que de mal !

– Toute une frousse ! reconnut un marchand de légumes en lissant de la main une manche de sa veste ruinée par le feu.

Durant toute cette scène, Saster était demeuré figé, les yeux fixés sur les saltimbanques qui n'avaient cessé de jouer. Il n'était pas en état de choc, mais son esprit avait basculé vers l'époque, pas si lointaine il est vrai, de son enfance. Une rumeur courait depuis des années dans la communauté des Fils du vent. On disait que le violon d'Yoshka Sinti n'était pas un instrument de musique comme les autres. C'était un violon merveilleux ; lorsque ses notes s'élevaient, des événements heureux se produisaient. Le jeune homme n'était pas loin de croire à cette légende maintenant qu'il avait vu de ses propres yeux ce qui s'était passé au Old Court Pub. Assurément, un miracle avait éteint l'incendie, sauvant les clients, épargnant la taverne et les taudis des étages supérieurs.

– Allez, mes amis ! Pour nous remettre de nos émotions, tournée générale ! s'écria la tenancière en remplissant quelques pintes au robinet du tonneau installé sur le comptoir.

– Hip, hip, hip ! hurra ! hurlèrent de bon cœur les buveurs en brandissant leur chope.

Quant aux deux ivrognes à l'origine de l'incident, on les trouva étalés sous une table, en train de cuver et ronflant à qui mieux mieux. Apparemment, ils ne s'étaient aperçus de rien. Ils s'en tiraient avec quelques cheveux roussis.

Le violon d'Yoshka Sinti s'emballa de plus belle, bientôt accompagné par les voix des clients chantant à tue-tête, sans doute pour chasser un restant de frayeur. Mirko joignit sa voix à celles des autres, emporté par la musique et la frénésie ambiante.



La lampe à huile qui trônait sur un guéridon dans un coin de la pièce jetait une lumière discrète sur la boutique-atelier de Hawthorne Lambton ; elle était cependant suffisante pour que l'artisan puisse se mouvoir sans encombre. L'homme ôta sa veste qu'il lança d'un geste négligent sur une chaise. Il serait plus à l'aise en chemise et en gilet pour trier son trésor.

Une fois par semaine, il écumait les nouveaux cimetières londoniens pour y prélever, à l'insu de tous, un lot d'ossements humains. Ses endroits de prédilection se nommaient Tower Hamlets Cemetery Park, Abney Cemetery Park, Brompton Park, Kensal Green, Highgate, mais il avait un faible pour les petites nécropoles de quartier, à l'ombre de l'église locale. Plus discrètes. Il était assuré d'y trouver des tombes anciennes ou des fosses communes où étaient jetés pêle-mêle les corps des miséreux. Personne ne s'étant occupé d'eux de leur vivant, il ne courait guère le risque qu'une fois morts, on s'inquiète de la violation de leur sépulture.

Ce jour-là, il ne s'était pas rendu plus loin que le cimetière jouxtant la cathédrale St Paul, à moins de trente minutes de marche de son domicile. Il n'avait pas besoin de grand-chose.

Il chaussa une paire de bésicles à monture métallique et aux verres ronds comme des hublots, cerclés de métal riveté, teintés de bleu. Si quelqu'un avait tenté de capter son regard, il en aurait été quitte pour apercevoir son propre reflet dans les lunettes.

Lambton déballa ses trouvailles, des os blanchis par le temps, mais d'autres aussi, auxquels collaient encore des chairs nécrosées. Avec méthode, il les plaça devant lui sur l'établi, en ordre de grandeur. D'une trousse au cuir patiné par l'usage, il retira de petits outils d'horloger dont il testa la

pointe du bout de l'ongle. Il alluma un réchaud à gaz sous une marmite remplie d'eau, puis y plongea les os récents pour les débarrasser de leurs peaux, muscles et tendons. Pendant que l'eau venait à ébullition, avec un respect maniaque, il se mit à polir les osselets d'un pied. Il travailla ainsi durant des heures dans le silence et le recueillement.

Au cœur de la nuit, un coup de heurtoir à la porte de l'atelier tira finalement Lambton de son labeur. Un seul choc annonçait un visiteur de basse condition. Il y avait tout un art du marteau à Londres. Un coup et cela signalait un domestique ; deux, c'était le facteur ; une volée de coups laissait entrevoir un personnage de qualité.

L'artisan prit le temps de replacer ses instruments dans la pochette de cuir, puis jeta un morceau de tissu sur les os étalés sur l'établi. S'essuyant les mains sur son pantalon, il se dirigea ensuite vers la porte dont il tira les deux verrous. Un gamin d'une douzaine d'années se dandinait sur son seuil.

– Entre ! lui ordonna Lambton.

Le garnement toisa l'horloger avec un rien de suffisance. Dans sa main gauche, il tenait une canne à bec de canard argenté, et son accoutrement de soieries et de dentelles sales orné de serpentins et de mécanismes d'horlogerie aurait pu paraître risible n'eût été qu'il témoignait de son standing au sein de la Confrérie des Freux. Comme tous les voleurs des rues, Cody Walder portait avec orgueil le fruit de ses larcins. Il était fier de sa position dans l'élite des charpardeurs. Sous sa toque carrée, sans doute dérobée à un ouvrier des docks, le garçon arborait une figure malade piquetée de taches noires. La pluie automnale de Londres charriait des tonnes de suie crachée par les usines ; celle-ci collait aussi bien aux vêtements qu'aux visages de ceux qui déambulaient dans les rues, malgré les couvre-chefs dont ils prenaient soin de se munir.

L'artisan n'ayant pas retiré ses étranges lunettes, le gamin se sentit mal à l'aise de ne pouvoir capter son regard. Lambton le précéda à l'intérieur et, d'un signe de tête, lui désigna la table où la lampe à huile brûlait ses derniers feux. Cody se jeta sur un morceau de pain sec et le dévora à belles dents.

– Qu'est-ce que ce s'ra pour vot' service, m'sieur ! postillonna-t-il, la bouche pleine.

– J'ai besoin que tu suives quelqu'un. Sans te faire remarquer, insista Lambton.

– Vous m'pr'nez pour qui, m'sieur ? Cody est l'meilleur Freux d'tout St Giles, m'sieur ! fit l'enfant en frappant son torse bombé d'impertinence.

– Surtout tu ne le détrousses pas ! poursuivit l'artisan. Il ne doit se douter de rien. Donc, tu gardes tes mains dans tes poches.

Le garnement fit une grimace.

– Pas même son mouchoir ! souligna Lambton en sortant une pièce de sa poche. Je te donne un shilling...

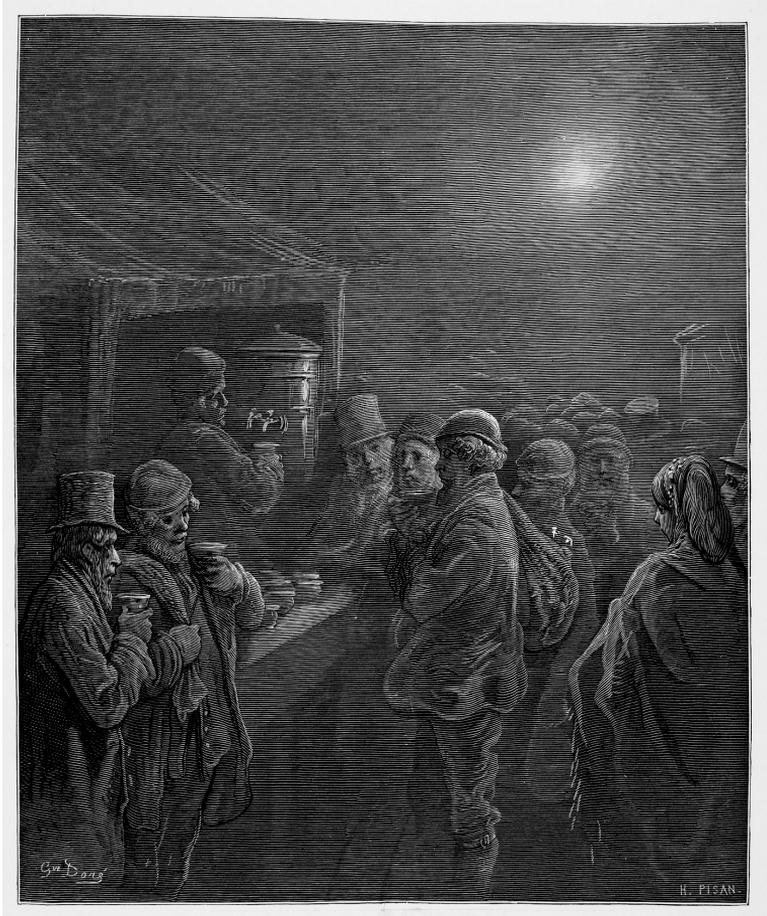
La main du gamin vola jusqu'à la pièce d'argent, mais le maître horloger, tel un prestidigitateur, l'escamota aussitôt.

– Un shilling par jour pour le suivre pendant trois jours. Tu auras les autres quand tu m'auras raconté par le menu ses gestes du lever du soleil à la nuit profonde. Je veux savoir où il va, qui il voit, tout ce qu'il fait. Tu m'entends bien, tout !

Cody hocha la tête.

– Bon ! Celui que tu dois suivre s'appelle Yoshka Sinti. C'est un violoniste gipsy. Actuellement, il est au Old Court Pub.

De son gilet, Lambton sortit sa montre à gousset qu'il amena à son nez de myope. À la vue du bel objet ciselé, les yeux de Cody Walder brillèrent de convoitise. Il sentit même ses doigts s'agiter avec frénésie le long de sa jambe. Il serra les



poings pour contrôler sa furieuse envie de faire main basse sur cette merveille d'horlogerie.

- Il devrait sortir du boui-boui dans une vingtaine de minutes. Va maintenant !

L'homme glissa la pièce argentée dans la paume tendue de l'enfant. Celui-ci s'empessa de la croquer. On ne la lui faisait pas, à lui !

Même à trois heures du matin, le Strand était encore fréquenté par une multitude de coches, de charrettes, de piétons qui s'invectivaient à qui mieux mieux. Les conversations, les claquements des fouets, le roulement des roues cerclées de fer concurrençaient les feulements des chats défendant leurs territoires. Le ciel grondait au passage des dirigeables des patrouilles de la police et des vaisseaux appareillant pour des terres lointaines.

Cody Walder se glissait comme une ombre dans les ruelles encombrées de déchets. Dans le quartier, les éboueurs ne passaient qu'une fois par mois. Les immondices s'entassaient en monticules d'où surgissaient des nuées de rats. Le gamin préférait cependant emprunter ces voies étroites et insalubres plutôt que de suivre l'artère la plus directe. Comme tous les gens de sa condition, il avait de bonnes raisons d'éviter les rondes de nuit des *bobbies*. Ce soir-là, Cody était trop heureux de gagner trois ou quatre shillings pour quelques heures de travail facile. Il n'avait nulle envie de partager ou de se faire dépouiller par un concurrent envieux. Quant à ses amis du monde interlope qui, comme lui, avaient pris possession de la ville, il les retrouverait plus tard, dans le taudis qu'ils occupaient à quinze dans le quartier St Giles. Un instant, il fut tenté de s'arrêter dans un tripot où il avait ses entrées pour miser son premier shilling sur un combat de coqs, mais le souvenir du regard sombre et perçant que lui avait décoché le maître horloger en le renvoyant dans la rue, le dissuada de défier les ordres reçus.